

« Votre fils qui vous aime... » in « Lettres de Jean »

Sans l'entrelacs de circonstances particulières qui me poussèrent par piété filiale à vider personnellement cette vieille armoire, supposée renfermer quelques secrets et confinée depuis plus de 60 ans dans le grenier poussiéreux de la vieille maison familiale, je n'aurais pas accédé à la découverte émouvante d'une page d'histoire qui, depuis, occupe certains de mes loisirs et dirige nombre de mes lectures.

Il fallut, pour cela et d'abord, surmonter la répulsion naturelle que provoquent les seuls habitants de ces réduits d'oublis, souris, mulots ou autres lérots, dont les courses effrénées terrorisaient délicieusement depuis des lustres des générations d'enfants dont nous avons été, lorsque nous venions passer nos vacances dans la grande demeure campagnarde.

De gigantesques toiles d'araignées quadrillaient ce sombre grenier et semblaient vouloir en interdire l'accès par leurs effleurements élastiques. Arriver jusqu'aux vasistas pour faire pénétrer un peu de lumière dans cet antre oublié ne fut donc pas chose commode pour un quinquagénaire que poursuivaient d'anciens souvenirs chuchotés et de catégoriques interdits que la sollicitude maternelle avait même grossis de drames imaginaires. Les frayeurs enfantines renaissaient, encouragées par les craquements du plancher et par la débandade des habitants du lieu qu'indisposait mon intrusion inopportune. Charmantes et nostalgiques frayeurs revenues du passé pour ressusciter l'espace d'un frisson les chers fantômes disparus.

Vasistas ouvert, un rayon de soleil pénètre le grenier et chasse les ombres mystérieuses. Dans un amoncellement de malles, de cartons, de tables, de chaises et de vieux montants de lits empilés, le soleil joue avec la poussière qu'il piège dans ses rayons. Tout au fond de la soupente, se dresse l'armoire monumentale. Cussons ou charançons y règnent en maîtres et s'en donnent à cœur joie : les pieds du gros meuble sont largement vermoulus et les panneaux des portes sont constellés de myriades de trous d'où s'échappe une fine sciure blonde. La clef se trouve fort heureusement sur la serrure. Miracle de ces mécanismes anciens, une forte pesée sur la clef suffira pour ouvrir le battant !

A l'intérieur de l'armoire, l'objet de ma mission : placée sur l'étagère principale, une boîte en fer contenant les photographies de plusieurs générations de parents. Hermétiquement close, elle ne semble pas avoir souffert de sa solitude ni de nos oublis. Près de la boîte, une dizaine de reproductions de tableaux célèbres tenues enroulées sur elles-mêmes par un ruban fané voisinent avec des cahiers de classe à la calligraphie appliquée ; quelques bibelots en barbotine, porcelaine ou verre blanc, chaînes et broches à la préciosité incertaine côtoient des travaux d'aiguille fatigués et jaunis sans doute par leur longue exposition sur les bras d'un fauteuil familial. Des étoffes tachées et moisies, des rubans du siècle passé, des vieux rouleaux d'une tapisserie improbable témoignent du souci économe d'antan. Sur l'étagère du bas, s'entassent des piles de vieux journaux : journaux de mode, ô combien démodés et touchants par leurs fausses audaces ; mais surtout, ô merveille, l'intégrale des années 1914/1918 de « l'Illustration, journal universel ». Un « trésor » de près de 200 numéros dont certains, peu nombreux fort heureusement, ont été rongés et souillés par les rats. Ceux-là, devenus illisibles, seront à détruire. Sur la pile des Illustrations, un casque de soldat de la Grande Guerre.

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com

Trois corbeilles seront nécessaires pour vider l'armoire et descendre au grand air ces vestiges anciens, capharnaüm émouvant d'humanité. Une tendresse me vient pour tous ces objets, oubliés de leurs maîtres, prêts à donner leur âme et leur passé à qui saura les apprécier, encore une fois, la dernière fois sans doute...

Tandis que j'inventorie, inspecte et charge les corbeilles, mes yeux s'accoutument peu à peu à la demi-pénombre du grenier.

D'un tiroir fixé sous une étagère et qui avait échappé à mon attention, s'échappe une enveloppe bleue, format carte de visite. J'ouvre le tiroir, avec difficulté car le gonflement du bois en contrarie le coulissement. A l'intérieur, soigneusement rangées, cinq boîtes cartonnées dont le rabat porte la mention imprimée : « Lettres pour nos héros ». Un ensemble imagé de drapeaux et de médailles aux couleurs défraîchies décore ces rabats encadrés de liserés tricolores. A l'intérieur de ces boîtes, des centaines d'enveloppes, contenant chacune une lettre écrite à l'encre bleue ou au crayon sur papier pelure, lettres pâlies elles aussi mais encore lisibles : ce sont là les lettres de l'arrière grand-père, envoyées à ses parents depuis les différents fronts de sa « Grande Guerre, au cœur du 54ème Régiment d'Infanterie : La Champagne, Verdun, la Somme, L'Aisne...

Toutes commencent par la même formule : « Bien chers parents » et se terminent invariablement par : « Votre fils qui vous aime. Jean ». Le vieux monsieur, bourru et taiseux, que nous avons connu dans notre petite enfance avait donc, un jour, été sensible et aimant, avait laissé parler son cœur, avait souffert et s'était senti fragile. Voilà de quoi ébranler certaines confidences faites plus tard à mi-voix et présentant Jean sous un jour peu amène....

Inutile de décrire ici l'émotion et l'excitation que cette découverte provoqua dans la famille. Jamais l'aïeul, disparu depuis longtemps déjà, n'avait mentionné l'existence de ces courriers ; il est vrai qu'il n'avait jamais abordé non plus avec nous, les « jeunes », cet épisode de sa vie. Se doutait-il seulement que ses propres parents avaient religieusement conservé sa correspondance et que nous la retrouverions un jour ? Le fait est que nous l'avions retrouvée et que je comptais bien l'explorer en la croisant notamment avec les événements relatés dans les numéros de l'Illustration découverts dans cette même armoire. Une démarche analogue à celle qu'avaient sans doute suivie les parents de Jean, nos trisaïeux, il y a de cela près de 100ans, lorsqu'ils s'étaient abonnés à l'hebdomadaire.

Avec ces premières informations, débuta pour moi le temps de la recherche.

Je commençai par la lecture des lettres. Les lettres du soldat embrassent une période allant de fin 1915 à 1919, date de la démobilisation de Jean. Elles sont écrites et expédiées en franchise militaire tous les deux jours. Elles contiennent essentiellement des demandes de colis, nourriture et sous-vêtements ; d'argent si possible. Elles demandent des informations sur le travail agricole, l'état de la vigne, le résultat des vendanges et la vente du vin. Elles sont tendres et attentionnées avec la mère ; respectueuses avec le père. Elles donnent quelques rares nouvelles du front, censure oblige, et tentent de rassurer sur la santé du corps et les dangers de la guerre. Parfois l'aveu du cafard et de la lassitude, mais toujours la déclaration finale d'amour filial, « Votre fils qui vous aime ». Ce qu'avait vécu l'arrière grand-père avait laissé des traces à vie, façonné son caractère, établi et figé son rapport aux autres. Car, ce qui fait l'expérience, ce n'est pas ce qui arrive à un homme, c'est ce que l'homme fait avec ce qui lui arrive. Réussir à vivre lorsqu'on a perdu toute confiance en la vie a dû mobiliser l'énergie de toute une génération de combattants, incapables pour la plupart de s'expliquer à eux-mêmes les épreuves endurées et les traumatismes subis...

Puis nous avons mis, en famille, nos pas dans ceux de Jean. Reconstituer les pérégrinations et engagements d'un régiment est chose aisée grâce à certains sites sur internet. Il suffit donc ensuite de faire le voyage sur les

lieux-mêmes des batailles, ce que nous fîmes. Verdun, les hauts de Meuse, l'Argonne nous accueillirent pour un « pèlerinage » tardif mais dans des lieux préservés par le fameux « devoir de mémoire ». Déambulations sur le terrain et visite de mémoriaux dont les expositions et conférences font une grande place au quotidien du soldat, à cette humanité souffrante que la « grande Histoire » néglige souvent dans son ambition explicative...

Des dizaines de livres furent lus, en appui aux ouvrages d'historiens sur la Grande Guerre : du « simple » roman de guerre (Dorgelès, Barbusse, Giono, E.M.Remarque...) aux témoignages d'acteurs lettrés, au style parfois éblouissant (Genevoix, Delvert, Casin, Barthas, Bernier, Lintier, Jolinon, Jünger...). Ceux qui s'intéressent à la Grande Guerre connaissent la qualité de ces témoignages dont Norton-Cru dresse la liste en précisant leur degré de fiabilité et d'authenticité.

Alors, se souvenir, faire revivre le passé, à quoi cela sert-il ?

Laissons de côté les évidences qui sont autant de réponses partagées et admises : se pencher sur le passé serait affaire de culture générale, permettrait une meilleure compréhension du présent et lui garantirait une fonction de vigilance salutaire. Se pencher sur le passé nous relierait à la longue chaîne des générations et rendrait les contemporains solidaires au cœur d'une humanité réconciliée. Tout cela est de bon sens semble-t-il.

Ajoutons-y cependant qu'en ces temps modernes qui ont si peu de prise sur le présent et si peu confiance en ses valeurs morales qu'ils cherchent dans le passé matière à fiertés pour s'en approprier les mérites, il importe à chacun de réhabiliter à ses propres yeux le parcours singulier de l'un des siens et de se féliciter un peu de sa « gloire ». Il est difficile d'admettre en effet que le passé a été forgé par les seuls « grands hommes », dans l'ingratitude oublieuse des petites gens. Difficile d'admettre que l'on puisse disparaître de l'Histoire sans laisser de traces ! Ce serait là le « destin des pauvres » que de disparaître ainsi, s'insurge Camus dans « le premier homme ». Aussi les témoignages des humbles, par leur matérialité et grâce à leur transmission, permettent-ils de découvrir les hommes après que l'histoire a expliqué et sublimé leurs actions...

J'aime à penser que cette démarche mémorielle, très anecdotique il est vrai, trouvera un écho bienveillant auprès de tel ou tel lecteur et l'encouragera à chercher et à partager à son tour, dans les replis cachés ou oubliés de sa propre histoire familiale, les traces de vie de l'un des siens pour les remettre en scène.

C'est bien là une des fonctions de ce mémoriel, me semble-t-il, une affaire de fidélité et de culture, de cœur et de raison.

D'ailleurs, dans cette épaisseur humaine, l'Histoire se désincarne jusqu'à n'être, à mon avis, qu'un conte raconté aux enfants crédules.